

## QUAND LA PRÉSERVATION DE LA NATURE EST DEVENUE MODERNE EN SUÈDE :

STEN SELANDER, POÈTE ET HOMME DE SCIENCE, À L'AVANT-GARDE DE LA POLITIQUE ENVIRONNEMENTALE

*Resume : Cet article se propose d'analyser comment Sten Selander, poète, littérateur et homme de science, s'est fait critique de la civilisation et comment ses points de vue ont marqué à leur tour les réformes de la politique environnementale suédoise au cours des années 1930, 1940 et 1950. Comme Linné en son temps, Selander fut à la fois un scientifique, un homme de lettres, un peintre de la nature et un politicien. Dans son ouvrage majeur intitulé *Det levande landskapet i Sverige* [Le paysage vivant en Suède, 1955]), il parvint à concilier tous ces rôles. Ce livre bien écrit reçut un accueil enthousiaste. Il offre une synthèse féconde des recherches suédoises contemporaines en matière de sciences naturelles et constitue aussi un livre d'histoire original qui ne parle ni de roi ni de peuple mais dont le protagoniste n'est autre que la nature suédoise ; l'auteur retrace son évolution depuis la nuit des temps jusqu'à l'époque contemporaine et projette un scénario effrayant dans le futur.*

*Summary : This article analyzed the poet, critic and scientist Sten Selander's criticism of civilization and how it in turn characterized the reform of the Swedish conservation movement during the 1930s, 40s and 50s. Selander was, like once Linnaeus, both a scientist, an innovator of language, a natural portrayer and a politician. In his magnum opus *Det levande landskapet i Sverige* [The living landscape in Sweden, 1955], he managed to combine all these roles. The book became an acclaimed, well-written and very influential summation of the 1900s Swedish nature research and at the same time an original history book where the protagonist was neither king or people, but the Swedish nature and its evolution from ancient times to the present, and into a frightening future scenario.*

Dans cet essai consacré à Sten Selander (1891-1957), intellectuel bourgeois, critique de la civilisation, poète et scientifique, je vais me concentrer sur un dilemme qu'il était — et est — difficile à surmonter : Comment créer un équilibre entre la nature et l'homme, et comment combiner défense d'un environnement menacé et valeurs démocratiques ?

Sten Selander fut actif sur de nombreux fronts. Toute sa vie, il passa avec aisance d'un domaine à l'autre et s'illustra dans les sciences comme dans les lettres. On le retrouve dans les contextes les plus divers, et ses amis, ennemis et références intellectuelles constituent un échantillonnage assez représentatif des hommes et femmes les plus remarquables du XXe siècle. On trouve parmi eux des écrivains, des philosophes, des sportifs, des scientifiques, des joueurs d'échec, des défenseurs de l'environnement, des politiciens, des architectes et des musiciens. Les écrits de Selander reflètent cette ouverture d'esprit. Outre de la poésie et de la prose lyrique, on lui doit textes scientifiques, critique littéraire, essais, pamphlets, conférences radiophoniques, ainsi qu'une multitude d'articles dans la presse quotidienne et hebdomadaire. Ce n'est pas dans le domaine de l'histoire de la littérature qu'il a signé ses contributions majeures, ni dans l'histoire des sciences, pas plus que dans le mouvement écologique ou le débat politique. Ce qu'il y a d'unique dans son apport, c'est précisément cette extraordinaire diversité, et sa principale contribution à l'histoire de la culture suédoise réside dans sa volonté d'intégrer, de populariser et de synthétiser les connaissances et les idées provenant de divers champs. Il a ainsi essayé de promouvoir un humanisme moderne en phase avec le XXe siècle.

Cette œuvre multiple peut être vue comme un prisme où convergent toutes les questions centrales de l'histoire intellectuelle moderne de la Suède. Mais on peut aussi, avec l'aide de Selander, soumettre les problèmes essentiels de l'époque à un tout autre éclairage. Il était en effet très attentif aux zones d'ombre de la modernité, aux difficultés et aux dilemmes qu'elle recèle mais que l'optimisme du progrès tendait à occulter.

Il écrivit d'abord *Modernt* [La modernité], de loin la plus intéressante et la plus lue des critiques de la civilisation émanant du camp bourgeois au cours du XXe siècle, puis il modernisa la protection de la nature en Suède en la dotant d'une nouvelle base idéologique. Enfin, il écrivit *Det levande landskapet i Sverige* [Le paysage vivant en Suède], un classique de la littérature écologique qui soulève le problème de ce que la modernité pouvait faire dans l'impasse où elle s'était elle-même engagée avec la dégradation de l'environnement, la pénurie des ressources naturelles et l'explosion démographique. Les pôles d'intérêt de Selander étaient la politique, la nature et l'art. Mais il n'en discutait ni comme les politiciens, ni comme les artistes socialistes ou modernistes. Il se situait — de l'autre côté.

Voyons brièvement en quoi consistait le contre-programme de Selander.

*Les paradoxes de la civilisation de la machine*

L'optimisme du fonctionnalisme — qui fut également le fondement du jeune État providence suédois, le folkhem — reposait sur la puissance de la technique, sa capacité à produire toujours plus de marchandises à des prix toujours plus bas. Dans *Modernit* (1932), Selander montra que cette évolution recélait aussi une menace. Le risque était que la quantité l'emporte sur la qualité et que la production en vienne rapidement à excéder les besoins réels. Comme son frère spirituel August Strindberg, Selander estimait que la publicité avait créé des « besoins artificiels » — il le fallait bien à une époque où l'on produisait des marchandises avant même que quiconque en ait fait la demande.<sup>1</sup> Par ailleurs, la civilisation de la machine avait d'emblée été dépendante de l'impérialisme et des exportations qui avaient permis à la jeune société technique de résoudre ses problèmes de surproduction, ce qui avait longtemps dissimulé l'une des contradictions internes du système, écrivait Selander, d'accord sur ce point avec les théoriciens de gauche de l'impérialisme.

Mais selon lui, une telle politique n'était plus possible dans les années 30, car la force d'expansion de la technique conférait à celle-ci un caractère global. L'époque de l'impérialisme était donc dépassée, les anciennes colonies et les pays importateurs s'étaient transformés en concurrents. Comment miser sur l'exportation pour résoudre le problème de surproduction posé par la civilisation de la machine alors que tous les pays pratiquaient la même stratégie !

Ce paradoxe lui apparut évident au cours des années de crise. Partout dans le monde, on proclamait que la solution aux problèmes économiques consistait à miser sur l'exportation et à minimiser les importations. La société industrielle se trouvait donc à la croisée des chemins, et il n'y avait selon Selander que trois issues possibles. Les tensions globales pouvaient aboutir à une guerre mondiale mécanisée dans laquelle les cultures « qu'il avait fallu des milliers d'années pour construire seraient détruites en un seul jour par les gaz de combat »<sup>2</sup>. La civilisation des machines a obligé l'homme à vivre avec l'idée qu'il pouvait disparaître en tant qu'espèce, et parmi les effets pervers induits par l'évolution technique, cette menace était la plus effrayante. Servante de l'homme, la technique devenait son bourreau.

La deuxième possibilité consistait à renoncer à la production de masse pour se concentrer sur une production autochtone avec des industries nationales et de petites entreprises — c'était ce que Strindberg préconisait. Et il y avait enfin une troisième voie, celle que Selander proposait, et qui consistait à instaurer quelque forme de coopération, « chaque pays produisant ce à quoi ses conditions naturelles le prédisposent », avec pour but commun d'élever le niveau de vie « de tous les peuples de la terre » (p. 68).

Ainsi, la civilisation de la machine avec ses exigences de productivité sans cesse accrue entraînait des paradoxes au niveau global — et les solutions aux problèmes ne pouvaient être elles aussi que globales. Mais selon Selander, il y avait un autre paradoxe, plus national (ou occidental), au cœur même de la civilisation de la machine, qui rendait problématique l'espoir fonctionnaliste que le développement technique permettrait d'en finir avec la classe inférieure et la pauvreté.

Au début des années 1930, Selander qui faisait voile le long de la côte du Norrland s'était rendu sur la terre ferme à Östrand, quelque dix kilomètres au nord de Sundsvall, où se trouvait (et se trouve encore) une usine de pâte à papier parmi les plus grandes et les plus modernes du monde. Devant cette merveille, Selander s'était montré compréhensif à l'égard du romantisme de la machine alors si répandu et avait exprimé son admiration pour l'impressionnante capacité de production de la technique moderne.

Mais en même temps, il constatait qu'Östrand ne représentait pas une utopie, mais une dystopie. Car ce qui se passait là était bien pire que dans l'enfer industriel du XIXe siècle crachant ses torrents de fumée, il s'agissait en effet « d'un effort systématique pour rendre l'être humain inutile, le supprimer, l'éradiquer ». Östrand était l'expression « du rêve de progrès de la technique: une usine qui fonctionne entièrement par elle-même, sans subir les coûts de quelque main-d'œuvre humaine ». En seulement dix ans, on avait réussi à quintupler la production sans augmenter le nombre des ouvriers, et le moment viendrait bientôt, écrivait Selander, où les sept machinistes qui géraient cette installation gigantesque seraient remplacés par des appareils. La raison d'être de la technique — supprimer la classe inférieure et rendre le bien-être matériel accessible à tous — semblait subir une inversion radicale, chômage et pauvreté en résultant. Dans un avenir proche, craignait Selander, la main-d'œuvre serait divisée en deux catégories: une petite élite instruite et techniquement compétente d'une part, de l'autre

---

<sup>1</sup> *Modernit*, p. 60-61.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 71-72.

une cohorte de gens sans emploi, peu qualifiés et dépendants de l'État. Une telle ségrégation provoquerait des tensions sociales, et il en faudrait moins pour déclencher une révolution.

Selon Selander, la technique était l'expression d'une rationalité unilatérale, masculine, exclusivement soucieuse d'efficacité et de quantité — qui de fait entraînait des conséquences irrationnelles pour l'homme.<sup>3</sup>

#### *Les machines et les limites des ressources naturelles*

L'industrialisme se distinguait de toutes les autres formes d'organisation sociale en manipulant systématiquement la nature, et de manière irréversible. Dans les civilisations agraires, écrivait Selander, on vivait certes de la nature, mais ce qu'on lui prenait était constamment reconstitué: « L'agriculture vit des intérêts du capital de la nature mais n'entame pas le capital lui-même, et si le rendement s'améliore, c'est parce que l'agriculteur a modifié le caractère de la nature dans un sens qui lui est favorable ». En revanche, l'industrie est entièrement parasitaire, elle exploite les ressources naturelles sans les reconstituer, « dévore sans cesse les richesses de la nature ». L'idée chère à l'écrivain contemporain Ludvig Nordström (1882-1942) que la notion de ressource naturelle était fonction de la capacité technique et scientifique de l'homme était tout à fait étrangère à Sten Selander. Dans la perspective de Nordström, les ressources paraissaient illimitées ; l'uranium était hier un métal sans valeur, demain il serait indispensable pour produire de l'énergie en abondance. Pour lui, une ressource n'avait rien de statique, d'immuable, il la voyait au contraire comme éminemment dynamique et variable.

Mais Selander avait évidemment raison de souligner que les différentes ressources naturelles ne sont pas inépuisables, qu'elles ne se reconstituent pas non plus et qu'elles sont donc appelées à prendre fin. Pour lui, il ne faisait aucun doute que si l'exploitation de ressources comme le pétrole, le cuivre, le charbon, le fer augmentait au même rythme qu'au cours des décennies précédentes, les réserves naturelles seraient épuisées d'ici à une génération. Jusqu'à un certain point, « la technique trouverait quelque forme de substitut », mais le risque était grand que la civilisation de la machine s'engage dans une impasse: le gaspillage des ressources naturelles « peut stopper les machines elles-mêmes et partant toute l'évolution de la civilisation dans sa forme actuelle »<sup>4</sup>.

L'exploitation de la nature fournissait donc un exemple supplémentaire de la manière dont la civilisation technique ne prenait en compte que les profits à court terme — et risquait ainsi de provoquer une perte irréparable à long terme. Quand la production industrielle devenait une fin en soi, les valeurs morales étaient refoulées et l'on pouvait « exploiter brutalement les ressources naturelles pour rendre une ou deux générations apparemment plus riches sans songer que nous spolions ainsi nos descendants et les placions devant des difficultés peut-être insurmontables »<sup>5</sup>.

Il était donc naturel pour Selander d'en appeler à la modération et à une utilisation plus raisonnable de ce que nous offrait la nature. Au moins pouvait-on remédier à un gaspillage totalement absurde, écrivait Selander, et il donnait raison aux chercheurs de son temps qui estimaient que pas moins des trois quarts des matières premières utilisées l'étaient tout à fait inutilement. C'est ainsi par exemple « que nous n'avons ni besoin ni véritablement envie de la moitié de tout ce que nous nous procurons, mais ce sont les fabricants qui nous suggèrent d'acheter » ; et de manière générale, les ressources naturelles, loin d'être utilisées efficacement, sont gaspillées par pure incompétence.<sup>6</sup>

#### *Sten Selander change son fusil d'épaulé*

En l'espace de quelques mois les conditions pour une discussion tellement critique de la civilisation moderne changèrent brutalement : deux banqueroutes, l'une économique et l'autre politique, ébranlèrent le monde. La première fut déclenchée par le crash boursier de Wall Street à l'automne 1929 ; la seconde fut provoquée par la prise de pouvoir de Hitler en Allemagne.

<sup>3</sup> Toutes les citations sont tirées du « voyage de Östrand », *Svensk mark* [1934, Terre suédoise]

<sup>4</sup> Toutes les citations de cette section proviennent de l'article "En miljard vilda hästar" [Un milliard de chevaux sauvages] dans *Dagens nyheter* 4.6 1930.

<sup>5</sup> *Modernit*, p. 99.

<sup>6</sup> "En miljard vilda hästar" [Un milliard de chevaux sauvages] dans *Dagens nyheter* 4.6 1930.

Dans le contexte d'alors, l'offensive critique de Selander entraîna sa marginalisation sur la scène politique. Car malgré la crise économique, une nouvelle tendance apparaissait. Le modèle suédois était en voie de constitution, et il régnait un large consensus sur le fait qu'il fallait miser sur l'excellence scientifique et technique pour résoudre les problèmes du pays, car on estimait que telle était la condition pour continuer à avoir une forte croissance, une croissance dont les fruits seraient équitablement répartis grâce à un État fort, soucieux d'égalité et de sécurité pour chacun. Malgré leur succès auprès du public, les points de vue critiques de Sten Selander sur la civilisation des machines n'atteignirent jamais les sphères du pouvoir, que ce fût au parlement ou dans les entreprises. Dans les milieux politiques, on allait encore longtemps considérer les problèmes culturels et environnementaux avec condescendance — et rares étaient ceux qui comprenaient qu'ils pourraient s'avérer économiquement rentables à l'horizon lointain d'une société postindustrielle. Il faut attendre le troisième millénaire pour que le concept de modernisation écologique apparaisse politiquement progressiste — quant à celui de modernisation culturelle, il n'en est pas encore arrivé à ce stade.

L'apport critique de Selander resta donc purement verbal — ce qu'il trouva profondément tragique et frustrant. Il estimait que notre civilisation était vraiment dans une impasse et il voulait agir. C'était pour lui d'une importance capitale. En 1936, il crut que le moment était venu. On lui proposa en effet de devenir président de l'association suédoise de protection de la nature (Svenska Naturskyddsföreningen, SNF en abrégé), et il saisit l'occasion ; il allait occuper ce poste jusqu'en 1947.

À la tête de cette association, Selander contribua fortement à renouveler la conception suédoise de la protection de l'environnement. Celle-ci était jusqu'alors enracinée dans le monde scientifique. L'argument le plus fort était qu'il fallait conserver une nature intacte pour que la science puisse analyser les processus naturels en l'absence d'influence humaine. L'ambition de Sten Selander était de faire de la protection de la nature un mouvement populaire, entièrement à parité avec celui des églises libres, de la lutte anti-alcoolique ou du mouvement ouvrier. Mais cela exigeait une nouvelle politique, une politique sociale de gestion de l'environnement qui placerait le citoyen au centre, non le scientifique. Quand Selander s'engagea ainsi dans l'action concrète, il se persuada de plus en plus de l'importance d'une participation citoyenne aux décisions et aux engagements. Il n'était plus question de donner carte blanche aux experts mais bien d'instaurer une collaboration entre l'élite et le peuple au sein d'un mouvement populaire.

En bref, sa conception de la protection de l'environnement pouvait se résumer en trois maximes qui selon lui — et SNF — devaient constituer la base de notre contrat avec la nature:

- préserver la nature va de soi, continuer à l'exploiter exige des raisons impératives
- la protection de la nature est au service de l'homme, non de la nature
- l'héritage naturel possède une valeur éternelle et il est le bien de tous

Il s'ensuivait de ces maximes que la gestion de l'environnement n'était plus exclusivement du ressort des scientifiques, elle concernait les citoyens et les politiques. La nature et ses valeurs étaient susceptibles d'être l'objet de débats et de discussions sur la scène publique. Une autre conséquence importante était d'ordre pratique. Auparavant, on s'en était tenu strictement à la protection de la nature à l'aide de deux stratégies: soit protéger des espèces, soit créer de nouveaux parcs nationaux. Avec SNF nouvelle manière, l'accent était mis sur le paysage façonné par l'homme, sur la nature dans laquelle nous vivions. Il s'agissait moins de la protéger que d'en prendre soin, d'en poursuivre la mise en valeur par l'homme pour la préserver. Ce n'est qu'à ce prix que pâturages, bocages de bouleaux et terres agricoles pourraient subsister. La préservation était à ses yeux un devoir impérieux, également par égard pour les générations futures qui avaient évidemment un droit imprescriptible à profiter de notre héritage naturel — un droit aussi indiscutable que d'avoir accès au patrimoine culturel. La société suédoise de protection de la nature (Svenska naturskyddsföreningen) devait changer de nom et s'appeler société suédoise de préservation de la nature (Svenska Naturvårdsföreningen).

Parallèlement avec ce travail politique dans le domaine de l'environnement, souvent très pratique et concret, Sten Selander continua à s'adresser à l'opinion publique en se servant de sa plume. Il écrivit quantité d'articles de fond dans *Svenska Dagbladet* et publia plusieurs recueils d'essais comportant des descriptions de la nature et des réflexions sur sa préservation. Dans ses meilleurs moments, par exemple dans des recueils comme *Svensk mark: Essayer* [Terre suédoise: Essais], 1934, *Mark och människor: Essayer* [Terre et hommes: Essais], 1937, *Den gröna jorden: Essayer* [La planète verte: Essais], 1941 et *Mark*

*och rymd: Ett urval essayer om svenska natur och bygd* [Terre et espace: un choix d'essais sur la nature et les contrées suédoises], 1958, il peut rivaliser avec le lauréat du prix Nobel Harry Martinson comme peintre inspiré de la nature.

Mais ce travail de préservation de la nature s'inscrivit dans un autre contexte quand le régime instauré par Hitler en vint à constituer une menace pour la paix en Europe. C'est qu'il s'agissait à présent de défendre d'autres valeurs fondamentales: la liberté, le droit, la démocratie, l'indépendance nationale. Une critique trop poussée de la civilisation aurait pu jouer en faveur de l'ennemi numéro un, le nazisme, en compromettant la culture occidentale fondée sur la raison éclairée. Aussi Sten Selander, à la fin des années 1930, renonça-t-il provisoirement pour des raisons tactiques à mettre en cause la civilisation des machines. Comme beaucoup d'autres, il insista alors sur les valeurs de liberté et de démocratie. Mais après la guerre, il revint à ses thèmes de prédilection: critique de la civilisation moderne et problèmes environnementaux.<sup>7</sup>

### *Le scientifique au pouvoir*

À ce stade, il avait renoué avec un de ses rêves de jeunesse, celui de faire une carrière scientifique, d'œuvrer dans un domaine où le langage, loin d'avoir le côté fuyant de la poésie, traduit des faits durables et rigoureusement établis. Il en résulta une thèse de botanique qui lui valut un poste de docent à Uppsala. Sten Selander était devenu un professionnel, et grâce à cette nouvelle position, il put avec une autorité renforcée s'exprimer à nouveau sur les problèmes liés à la nature.

Le principal fruit de son labeur fut *Det levande landskapet i Sverige* [Le paysage vivant en Suède], 1955, un classique de l'environnement dans lequel il fait la synthèse de ses connaissances sur la nature, mais aussi de ses points de vue critiques sur la civilisation. Dans ce contexte, je voudrais spécialement insister sur la manière dont les thèmes abordés par Selander ont apporté dans les années 50 un regain d'actualité aux questions posées par les aspects négatifs de la modernité et par les rapports entre les élites et le peuple.

Longtemps, les années 1950 ont été vues en Suède à travers un prisme déformant. L'essor du foyer du peuple aurait permis aux citoyens de vivre heureux en vase clos et de refouler les grands problèmes internationaux dans le monde de la guerre froide et de la menace atomique — bref, une époque idyllique. Ces illusions ne se seraient dissipées que lorsque les intellectuels radicaux de la décennie suivante auraient découvert le Tiers Monde, l'aliénation liée au capitalisme tardif, les promesses non tenues de la social-démocratie, la dégradation de l'environnement et la faim dans le monde.

Cette historiographie inspirée par la gauche est à bien des égards inexacte et fallacieuse. La fin des années 1930 et la période de guerre avaient rendu impossible toute discussion sérieuse sur les problèmes à long terme de la société. Entre 1938 et 1946, les énergies s'étaient mobilisées pour tenter de faire face aux terribles menaces qui pesaient alors sur la civilisation. De plus, le discours public ne disposait que d'un espace restreint. Plus qu'à une censure étatique renforcée, je songe en premier lieu à tous les mécanismes d'autocensure. Ainsi, Selander eut la grande sagesse au cours de ces années-là de mettre sous le boisseau ses critiques de la civilisation pour se faire le défenseur de l'humanisme et de la démocratie. Elin Wägner adopta l'attitude inverse dans *Väckarklocka* [Réveil, 1941] et cette erreur tactique lui coûta cher, à tel point qu'il fallut attendre les années 1980 pour qu'on la redécouvre de manière équitable.

Mais après la guerre, le monde s'ouvrit à nouveau, et bien des rêves de la fin des années 1920 purent renaître au sein de la jeune génération. Aucun livre, tous genres confondus, ne rend mieux compte de ce climat que *Prästungen* [Fils de pasteur] de Göran Tunström (1937-2000). Il fut aussi plus facile de discuter des fondements de la civilisation occidentale et de ses problèmes à long terme sans tomber dans le piège de l'« idiot utile » qui fait inconsciemment le lit des idéologies et des régimes totalitaires.

L'initiative la plus importante vint des États-Unis où William Vogt, spécialiste de l'écologie humaine, fit sensation avec son livre *Road to Survival* (1948), traduit en suédois deux ans plus tard sous le titre *Kan jorden föda oss ?* [La terre peut-elle nous nourrir ?]. Sten Selander en présenta l'argumentation dans deux longs articles dans *Svenska Dagbladet* ainsi que dans *Stränder* [Rivages], un recueil d'essais. Et peu de

<sup>7</sup> Pour une analyse plus détaillée du renouvellement de SNF, voir Martin Kylhammar : *Sten Selander : En borgerlig intellektuell* (Stockholm, Akademeja, 1990) p. 83-127 et *Le Moderniste intemporel : Essais sur la dimension culturelle du modèle suédois* (Paris, L'Harmattan, 2009), p. 111-144.

temps après, Georg Borgström (1912-90) prolongea la discussion dans ses programmes radiophoniques consacrés aux problèmes de civilisation ; comme Selander l'avait fait avec *Modernnt*, il en procura ensuite une version écrite sous le titre *Jorden — vårt öde* [La terre — notre destin]. C'est ainsi que la Suède eut son grand débat sur la civilisation au cours des années 1950.

Vogt avait voulu « éclairer certaines relations entre l'être humain et son environnement ayant contribué aux difficultés dans lesquelles nous nous trouvons aujourd'hui. Il est inévitable qu'elles exercent une pression énorme et effrayante sur l'humanité de demain. Si on ne les prend pas en compte, elles en viendront sans nul doute à anéantir notre civilisation ». La menace résidait en ceci que la fertilité de la terre se dégradait du fait par exemple de la diminution des nappes d'eaux souterraines, de l'usage de substances toxiques et de l'exploitation économique à court terme, alors que simultanément, la population mondiale augmentait à un rythme inimaginable. À la question posée, Vogt répondait donc par la négative: la terre ne pouvait nous nourrir indéfiniment. À ses yeux, la seule solution consistait à limiter radicalement les naissances et à veiller à ce que le monde cesse d'être exploité « sur la base des prétendues lois économiques et sans égard pour les lois physiques et biologiques »<sup>8</sup>.

Selander réfléchissait à son tour sur ce qu'une telle perspective globale pouvait impliquer pour la Suède. Il estimait que nous ne pouvions « continuer à être un îlot de relatif bien-être dans une planète affamée », mais que nous étions inexorablement entraînés dans un tourbillon international. Des gens affamés ne pourraient acheter nos marchandises exportées, les courants révolutionnaires mondiaux connaîtraient un développement important, la science et la culture régresseraient, et, pour finir, des guerres impérialistes anéantiraient des peuples entiers.<sup>9</sup>

On était loin de la Suède idyllique. Mais en tant que scientifique, Selander ne voyait pas tout en noir. Sa foi dans les possibilités de développement scientifico-technique était grande, et il croyait que la production de nourriture pourrait augmenter grâce à des méthodes d'exploitation plus efficaces, de meilleurs engrais, une amélioration des espèces végétales, l'extension de l'irrigation et plus encore peut-être grâce à ce que pouvait offrir le milieu marin, plancton et algues, selon des techniques qui restaient à élaborer. Bref, il n'était nullement partisan d'une alimentation « verte », naturelle. Il n'avait pas apprécié les critiques adressées par Elisabeth Tamms (1880-1958) et Elin Wägner à la sélection des espèces végétales, aux engrais artificiels et aux nouvelles méthodes scientifiques dans le livre *Fred med jorden* [Paix avec la terre]. « En un mot comme en cent: une agriculture du type qui est ici préconisé ne pourrait absolument pas nourrir la population actuelle de l'Europe »<sup>10</sup>. Pour Selander, la nature restait au service de l'homme.

Une autre possibilité dans laquelle il avait grande confiance, à l'instar des amis de la nature de son époque, était l'énergie nucléaire. Et plus encore espérait-il que des techniques captant l'énergie solaire allaient tôt ou tard pourvoir en abondance à nos besoins. Et tout ou presque serait possible avec cette source inépuisable qu'on pourrait utiliser comme John Ericsson (1803-89) en avait rêvé au siècle précédent. Tout, depuis le dessalement des mers et la métamorphose des déserts en champs verdoyants jusqu'à la fabrication d'aliments par voie chimique.

Le hic, c'est que tout cela n'était qu'élucubrations théoriques et que les solutions techniques annoncées prendraient des décennies ou des siècles à se transformer en innovations concrètes et économiquement viables. Or, les problèmes se posaient ici et maintenant de manière aiguë et exigeaient des mesures très urgentes. Des êtres humains mouraient comme des mouches. Dans cette situation, Selander, en humaniste convaincu, était prêt à renoncer à son vieux combat pour la préservation de la nature. Nécessité faisant loi, les parcs nationaux, les réserves, les refuges ornithologiques et autres sites protégés devaient être exploités et cultivés pour juguler la faim dans le monde. Dans une telle perspective, l'enlaidissement de la nature était le prix qu'il fallait inévitablement payer.

À terme, Selander était prêt à aller encore plus loin. Son analyse de la face obscure de la modernité le conduisit finalement à en appeler à un retour des élites, et voici comment. Quand Gunnar Myrdal et les fonctionnalistes avaient voulu renouveler la politique à l'aide d'une ingénierie sociale dirigée par des experts, Selander avait récusé cette idée. En 1931, il avait répliqué que l'expert scientifique n'était expert que de manière très limitée ; en tant que spécialiste, il était compétent dans un domaine bien circonscrit, mais incapable en revanche de voir les effets globaux de ses propositions ponctuelles. Il avait déjà critiqué une telle dictature des experts en matière de politique de protection de la nature, les points de

<sup>8</sup> Citations tirées de Sten Selander, *Stränder*, p. 43.

<sup>9</sup> *Ibid.*, 256.

<sup>10</sup> Sten Selander, "Fred med jorden", *Svenska dagbladet* 11.1 1941.

vue partiels des techniciens et des économistes ayant eu des effets négatifs au niveau national. Il fallait à la place des esprits synthétiques capables d'aider le peuple et les politiciens à maintenir un cap humaniste dans une société de plus en plus complexe. Les grands problèmes qui se posaient devaient susciter des mouvements populaires.

Selander renonçait maintenant à ce programme en se basant sur un argument simple. Politiciens, économistes et techniciens n'étaient en mesure de diriger l'évolution que tant qu'on pouvait vivre du capital de la nature, qu'on disposait de ressources en abondance. Mais quand les ressources naturelles non-renouvelables seraient épuisées — et ce moment était proche selon lui —, ce serait aussi la fin du vieux système de gouvernance. L'être humain devrait alors vivre des ressources renouvelables. Selander avait toujours eu cette idée. Dans son recueil de poèmes *En dag* [Un jour, 1931], il mettait en parallèle la civilisation industrielle, condamnée à disparaître car se nourrissant du capital de la nature, et le paysan intemporel, qui lui continuait obstinément à récolter les intérêts de ce capital :

Quand toutes les locomotives et turbines à vapeur  
ne sont que ferraille et rouille  
Il poursuit sa marche, pesamment, au soleil qui brille  
et dans la pluie et le froid.

Là encore il marchera avec le même geste de la main  
dans mille ans.

La terre se repose en silence après la récolte  
Mais le paysan sème.

Après 1955, cette idée avait toutefois revêtu des formes plus scientifiques. Ce n'était plus le praticien de la nature, le paysan, qui représentait la perspective intemporelle, mais le théoricien de la nature. « Les seuls bienfaiteurs incontestables de l'humanité sont les biologistes », écrit Selander, et il préconise que ce soit eux qui gèrent le développement dans une société future marquée par la pénurie. Dans une civilisation uniquement dépendante de ressources naturelles renouvelables, la protection économique et écologique de la nature doit être la question qui éclipe toutes les autres. La vie elle-même est tributaire de la capacité à préserver l'équilibre écologique et la volonté de ne jamais tolérer d'interventions ayant des conséquences négatives à long terme. Face à un tel défi, estimait maintenant Selander, la politique, la technique et l'économie n'étaient plus que d'importance secondaire.

Ainsi, ce sentiment de crise affectant une civilisation vulnérable en vint à être, pour Selander également, le point de départ d'un programme social placé sous le signe de la technocratie, de la scientificité et de la prééminence des experts. « Et les seuls qui peuvent sauver la culture sont les scientifiques, les biologistes, les généticiens, les écologistes, les agronomes, car eux seuls sont susceptibles de nous inciter autant que faire se peut à agir non contre la nature, mais avec elle »<sup>11</sup>.

#### *Le déficit démocratique de la critique de la civilisation*

L'apport intellectuel de Sten Selander reste d'actualité. Beaucoup de questions qu'il a posées n'allaient être reprises que bien plus tard par les principaux acteurs de la modernité, politiciens, écrivains et journalistes. Il voulait montrer que le projet des Lumières avait aussi une face sombre, notamment en ce qui concernait les rapports du progrès technique avec la nature. Mais je voudrais pour terminer ouvrir une perspective plus générale sur les thèmes qui ont été au centre de cet essai: la politique environnementale, l'élite et la participation populaire.

Le concept de modernité est riche de connotations multiples, souvent associé à trois héritages : la révolution scientifique à l'âge classique, le projet politique des Lumières, le modernisme artistique. À mon avis, il faut cependant y ajouter une quatrième révolution tout aussi importante que les précédentes, et à ce titre constitutive elle aussi de la modernité.

Il s'agit de la révolution de la communication qu'a connue le XXe siècle, de la percée de la démocratie, à la fois comme pratique et comme idée. L'idée, c'est que tout pouvoir qui ne se fonde pas sur le dialogue doit être déclaré illégitime, autoritaire et dépassé. Qu'elle s'exerce dans la famille, dans la

<sup>11</sup> Toutes les citations de cette section proviennent de *Det levande landskapet i Sverige*.

vie associative, en politique, dans l'entreprise, à l'université, l'autorité est affaire d'argumentation et repose sur la confiance. En définitive, c'est de morale qu'il s'agit: dans une société démocratique et sécularisée, tout pouvoir doit s'appuyer sur la conviction des acteurs sociaux que les détenteurs d'autorité agissent de manière responsable et servent leurs intérêts à long terme.

Cette modernité fondée sur la communication implique que tous les citoyens doivent avoir accès à cet espace public pour pouvoir prendre part au dialogue, l'idéal étant la participation active de chacun. Cette révolution a aussi un côté plus matériel avec les techniques de communication qui ont permis de créer un espace public national, voire même global. Ainsi se sont réalisées les promesses que les hardis visionnaires des années 1920 avaient entrevues à l'ère du téléphone, des chemins de fer, de la radio, des automobiles — en attendant les téléviseurs, le développement de l'aviation et les ordinateurs.

Cette révolution communicative est, ou devrait être, au cœur de toute tentative d'analyse de nos sociétés postindustrielles. Là où elle n'a pas été intégralement vécue, il est difficile de prendre la mesure des acquis et des difficultés de la modernité. Les pays ou les cultures qui ne partagent pas ces expériences doivent — tout simplement attendre.

Nombreux sont les écrivains et débatteurs qui ont volontiers discuté, décrit, critiqué ou approuvé les trois héritages évoqués précédemment: la révolution scientifique à l'âge classique, le projet politique des Lumières, le modernisme artistique. En revanche, peu d'entre eux, et c'est surprenant, ont été enclins à réfléchir sérieusement sur la quatrième révolution, celle de la communication et de la démocratie. Elle est souvent passée sous silence, parfois abordée avec indifférence.

Mais il leur arrive aussi de perdre de vue cette modernité communicative et démocratique, notamment ce champion de l'environnement que fut Sten Selander. Finalement, il y a peut-être une leçon importante à en tirer.

Tous ceux qui ont oublié, négligé ou dédaigné les impératifs de la modernité communicative l'ont fait pour des raisons honorables, humaines, et souvent sur la base d'une argumentation intéressante. Ils l'ont fait car ils pensaient que la civilisation était en crise: la raison avait été dévoyée, la modernité avait fait naufrage, la nature était menacée, les classes inférieures avaient particulièrement souffert, le progrès n'était qu'une illusion. Ces intellectuels éclairés estimaient souvent que notre culture se trouvait au bord d'un précipice. Dans cette perspective, les questions relatives à la démocratie, à la communication basée sur la confiance ou à la participation populaire n'apparaissent jamais comme les plus importantes. Quand règne l'état d'urgence, s'interroger sur la démocratie apparaît jusqu'à un certain point comme un luxe. Et si l'on estime que la crise est si aiguë qu'elle menace l'existence même, la démocratie n'apparaît guère comme une alternative crédible. Ce serait plutôt l'inverse.

Les processus démocratiques de décision prennent du temps, beaucoup de temps, et on n'est jamais sûr non plus que les citoyens sont suffisamment informés. Le démocrate doit admettre, même s'il le fait à regret, que le peuple n'a pas été suffisamment «aristocratisé» grâce au savoir, tout en estimant qu'il faut accepter insuffisances et erreurs passagères — et les traiter de la meilleure manière possible dans un cadre démocratique. La patience, j'en suis convaincu, vaut mieux qu'un repli chagrin occasionné par un sentiment de panique. Ceux qui en manquent risquent à tout moment de mettre le feu aux poudres, et qui sait ce qui peut en résulter. Des hommes désespérés prétendant agir pour sauver l'humanité ne font que peu de cas des mots, peu de cas de la patience et du dialogue. Ils préfèrent l'action immédiate, dans le pire des cas en recourant à la violence.

Vu de cette manière, le parcours de Sten Selander est doublement instructif. Son exemple montre d'abord que les écrivains ont su beaucoup plus tôt que les politiciens identifier les problèmes sociaux vraiment importants à long terme, dans le cas présent la relation fragile entre la nature et l'homme. En second lieu, il illustre la vulnérabilité potentielle des liens entre politique environnementale et démocratie. Lorsque surgissent des problèmes environnementaux identifiés comme une menace immédiate pour la survie même de la civilisation, les instruments de la démocratie paraissent impuissants. Être en mesure de créer simultanément un équilibre entre la nature et l'homme d'une part, entre l'engagement au service de l'environnement et de la défense de la démocratie de l'autre, tel est donc le défi majeur.

**Martin KYLHAMMAR** est professeur d'histoire de la littérature et d'histoire culturelle à l'Université de Linköping, dans le département « Culture et société » et membre de l'Académie des Sciences Royale Suédoise. Son livre *Le moderniste intemporel: Essais sur la dimension culturelle du modèle suédois* (Paris, L'Harmattan, 2009) est traduit en français, ainsi que d'une longue série d'articles (voir kylhammar.eu). Il

écrit en ce moment un livre avec Jean-François Battail et Sylvain Briens sur la littérature suédoise comme avant-garde politique, *Poétocratie : Les écrivains suédois à l'avant-garde de la politique* (Paris, PUBS, 2016).